

LA LIBERTÉ

ORGANE OUVRIER, PARAISSANT TOUS LES DIMANCHES

ABONNEMENTS-VILLE:
Trois mois \$ 0.60
CASILLA CORREO 759

Communications, Correspondance et Abonnements:
CASILLA CORREO N° 759

ABONNEMENTS-PROVINCE:
Trois mois \$ 0.60
CASILLA CORREO 759

BUENOS AIRES, 5 Août 1894.

L'ARGENT

L'humanité, de tout temps, s'est trouvée affligée de maux divers; la misère, la saleté, le fanatisme et le crétinisme des gens ont, bien souvent, hélas! été la seule cause des épidémies qui ont décimé et qui, aujourd'hui encore, déciment périodiquement des populations entières. Mais si la nature, soulevée de dégoût, vomit parfois des pestes meurtrières venant, fort à propos, rappeler les gens à l'observation des plus élémentaires règles de l'hygiène, elle n'a jamais, dans ses colères les plus épouvantables, causé le mal que, de tout temps, le vil métal a déversé sur l'humanité toute entière.

Si une maladie épidémique fait son apparition sur un point donné de la terre, les pays voisins peuvent, avec les moyens mis en leur pouvoir par la science, s'en garer facilement. Le choléra sèmera la terreur pendant un certain laps de temps chez les populations qui auront eu sa visite, mais, après une moisson en rapport avec l'ignorance des gens et les éléments offerts au fléau, celui-ci disparaîtra et ne reviendra que lorsque la pourriture, de nouveau amoncelée, lui permettra de continuer ses premiers ravages.

Mais, l'autre peste? Comment s'en garer? La médecine, contre elle, ne peut être essayée et, du reste, ce n'est certes pas le docteur que l'on ira chercher pour en anihiler les effets.

Non. Le microbe cause de toutes les inégalités et iniquités sociales, qui apporte la perturbation dans les esprits et les conduit au vol, au crime et à la folie, qui a enfanté tous les vices et turpitudes

qui ont amené, petit à petit, l'humanité à l'état de dégradation morale et physique où nous la voyons, ce microbe ne saurait être anéanti qu'en supprimant celui qui l'élève, le cultive et le garde jusqu'au jour attendu où il le lancera de par le monde à la recherche de vies à broyer qui alimenteront ses mille sinistres tentacules, de sang toujours avides et jamais inassouvis.

L'argent!...

Quelle sombre nécrologie l'on ferait s'il était possible d'entreprendre d'écrire l'histoire de la conquête de l'humanité par l'argent, de ce règne monstrueux de la matière inerte sur les esprits dévoyés!

Dans la succession lente des siècles interminables quelle chaîne sans fin de cadavres, quelle montagne de morts dressée en holocauste à l'égoïsme et à la méchanceté des puissants!... Il nous semble entendre, dans le silence de la nuit du temps passé, le râle des antérieures générations, les rauques lamentations des vaincus, entremêlées de blasphèmes et de cris de vengeance! Il nous semble sentir passer comme un vent glacé de haine sortant de ces millions de suaires contre le monstre aux ailes jaunes, dont la griffe s'enfoncée les jours davantage dans la gorge de l'humanité.

Et, nombreuses, continuent d'être les victimes. A présent, il les faut jeunes, robustes, pleines de vie... Ce sont les existences de nos fils fauchées à vingt ans, sur les champs de carnage ou dans le carnage de la lutte pour la vie... Ce sont nos filles, frêles créatures, qui, insuffisamment armées contre la coalition mauvaise des sacs d'écus corrupteurs tombent, à la fleur de l'âge, innocences fanées, dans le ruisseau qui les versera à l'égoût...

L'air empoisonné que nous respirons est fatal pour tous. Sous son action funeste tout s'étiole et meurt en nous...

Qu'attendons-nous pour réagir, chasser l'oppression qui nous étouffe et redevenir nous-mêmes?

Oui, il faut réagir! Laisserons-nous le crime doré s'étaler et dominer plus longtemps en maître sur le monde? Le laisserons-nous outrager continuellement la fierté, la dignité de ses victimes? Serons-nous toujours, enfin, les esclaves des possédants et laisserons-nous aussi notre génération épuisée accrochée pantelante aux ronces du chemin?

Ah non! révoltons-nous! révoltons-nous contre cette domination infâme, faisons reluire l'aurore d'un monde nouveau où rien ne soit plus contaminé par cette pourriture: l'argent, qui gangrène actuellement si profondément nos mœurs; déchainons sur la terre la tempête de la Révolution Sociale au souffle purificateur, mais dépêchons-nous, car chaque minute, chaque seconde qui passe amoncelle de nouvelles victimes et active la souffrance humaine.

MOUVEMENT SOCIAL

A Vigevano et dans de nombreux autres villages du Piémont, la misère est tellement grande que les habitants en sont réduits à manger de la viande pourrie et qu'ils en crèvent. D'autre part,—et d'aucuns croient y voir une certaine corrélation,—des dépêches arrivées ici le lendemain, nous apprennent qu'une douzaine de bedonnant bourgeois, habitués du riche restaurant Bonvalet, boulevard du Temple, à Paris, se sont trouvés empoisonnés à la suite du succulent repas qu'ils venaient de faire.

S'il y a corrélation, il y a aussi signe des temps.

Les vieux ramollis du Sénat français

ont approuvé le projet de loi contre la propagande anarchiste voté par les éclopés de la Chambre. Il n'y a donc plus qu'à le mettre en vigueur, mais paraît-il, les enchargés de la chose ne sont pas trop rassurés; la trousse règne sur toute la ligne, aussi de grandes précautions, une vigilance extrême ont été recommandées aux chiens de garde veillant sur la propriété de leurs maîtres, ce qui n'a point empêché une cartouche de dynamite de faire explosion au nez des flics, devant la brüte aux légiférants.

Ça n'a pas fait d'autres dégâts, mais comme manifestation d'adieu cela promet pour la rentrée.

★★★

La haute clique compromise dans les « scandales » — filouterie en grand de l'argent du public — du Banco Romano, le commandeur Tanlongo (saluez !), Lazaroni, Monzilli et autres honnêtes voleurs, viennent d'être acquittés par le jury.

On s'étonne, en Italie, de l'issue inattendue de ce procès. Il n'y a là rien qui doive surprendre; la condamnation de ces escrocs de marque aurait seule été étonnante. Les loups ne se mangent pas entre eux; c'est dans tous les pays la même chose, nous l'avons vu dernièrement en France, où les jongleurs du Panama, poursuivis pour la forme, furent d'autant plus vivement relâchés qu'était considérable le nombre de millions empochés.

Et puisque le peuple se laisse bêtement dépouiller et écorcher, qu'il se laisse tondre sans regimber, ma foi! les autres auraient bien tort de se gêner...

Demandez plutôt à Eiffel et à tous les autres faiseurs de « tours » et de dupes de cette fin de siècle renversante, mieux que personne ils peuvent en parler et... s'en réjouir.

★★★

Les nouvelles lois de répression adoptées en Italie contre l'anarchisme, viennent d'être appliquées au camarade Paul Caserio, oncle de Caserio Sante.

Il a été déporté à l'île Ustica pour s'être permis d'approuver l'acte de son neveu et d'avoir publiquement défendu les doctrines anarchistes.

De plus, 1.000 autres compagnons englobés dans le filet de ces mêmes mesures répressives, vont être dirigés sur les îles Serahi, Tanlud et Scek-Said, possessions de l'Italie dans la mer Rouge.

Comme on le voit, les nouvelles lois ne moisiront pas dans les cartons; reste à savoir si ceux qui les ont faites auront le plaisir de les voir appliquer longtemps.

★★★

Le compagnon Meunier, récemment livré par l'Angleterre aux autorités françaises, vient d'être condamné aux travaux forcés à perpétuité.

Comme on se le rappelle, Meunier était accusé d'être l'auteur des attentats qui ont eu lieu contre le restaurant Véry et la caserne Lobau. Aucune preuve sérieuse n'existait contre le camarade qui a nié sa participation à ces deux affaires. Il n'en a pas moins été condamné. Les rendeurs de justice de la Seine semblent avoir voulu se dédom-

mager sur le dos de Meunier de l'acquiescement qu'ils durent prononcer pour Francis, également extradé d'Angleterre pour le même motif. C'est une nouvelle infamie à ajouter à celles déjà nombreuses dont tous les jours les camarades sont les victimes. Que chacune d'elles soit précieusement inscrite sur le rouge livre de la vengeance pour qu'elles servent à atiser nos haines et rendent implacable la révolte!

★★★

Il ressort de l'enquête ordonnée par la justice anglaise sur les causes qui ont amené la catastrophe de la mine Albion, à Pontypridd, où 250 mineurs furent tués, qu'elle est due à la négligence du gérant de la mine. Le jury nommé à cet effet, censure l'insouciance criminelle de l'administration qui a fait tant de victimes, mais de châtiement contre ces féroces massacreurs d'hommes il n'en est point question. Il est vrai que les morts sont des ouvriers, de misérables travailleurs et que ces messieurs n'ont pas pour habitude de s'apitoyer sur leur sort, mais en revanche on peut être assuré que le jour où quelques-uns de ces assassins gantés se balanceront aux reverbères des promenades publiques, que l'indignation pour les coupables sera grande et terrible la sentence de la justice.

En attendant, les 250 pauvres bougres qui ont laissé leur peau au fond des puits ont aussi laissé leurs familles dans le désespoir et la misère. Qui s'en inquiète?

★★★

Dans un de nos derniers numéros nous mentionnions la révolte, à Malaga, (Espagne), des ouvrières d'une fabrique de tissus, révolte causée par la rapacité de leurs patrons. Aujourd'hui c'est le tour des ouvrières de la fabrique de tabac de Sevilla, également en Espagne. Le grabuge a été grand. Dans les bureaux de l'administration tout a été cassé, mis en pièces. Puis les révoltées envahirent la rue, criant des menaces et leur colère contre ceux qui les exploitent.

En attendant mieux...

Les camarades de Londres nous apprennent la prochaine apparition d'un nouveau journal de combat, LE DROIT A L'AISANCE. Voici la circulaire que nous avons reçue à ce sujet :

LE DROIT A L'AISANCE

ADRESSE: N° 1, Arlington Terrace—Arlington Road—Hampstead Road, N. W. LONDRES. (Angleterre).

Compagnons,

La répression républicaine, archoutée aux cinquante millions de Casimir Périer, renchérit sur les plus sombres jours des régimes monarchiques. En France, le calme exposé des idées libertaires est interdit. Plus que jamais, pourtant, il est utile de clamer les misères sociales, d'en montrer le remède. C'est à quoi s'efforcera ce périodique. Il

visera, par dessus tout, à rendre clair, précis, tangible à tous, les desiderata anarchistes que son titre formule: LE DROIT A L'AISANCE.

Les sympathies lui sont d'autant plus nécessaires qu'est plus critique l'heure présente.

Le DROIT A L'AISANCE paraîtra une fois par quinzaine. Son numéro se vendra dix centimes (one penny). Les abonnements pour la France sont de 4 francs par an et 2 francs pour six mois. Les abonnés recevront leur journal de manière à éviter les indiscrétions policières; ceux qui désireraient être servis sous enveloppe cachetée devront ajouter aux prix ci-dessus le surplus d'affranchissement.

La vente au numéro sera difficile; il serait pourtant heureux que la circulation du journal soit assurée dans les fermes aussi bien qu'aux ateliers, à la ville et à la campagne. Ceci relève de l'initiative des camarades. A eux de s'entendre pour aviser aux meilleurs expédients en ce qui concerne leur région. Pour ce qui est de l'administration du journal elle ne négligera aucune précaution ni aucun conseil.

Les bons de poste et les timbres-poste sont le mode de paiement le plus simple. En outre, toutes les correspondances devront uniquement porter comme signature le NUMERO D'ORDRE qui sera affecté à chaque abonné et correspondant.

L'éditeur: E. Pouget.

Nous désirons ardemment voir le succès couronner les efforts de nos camarades et se réaliser leurs espérances. A tous les compagnons de prêter leur concours à la tâche particulièrement ardue dans les circonstances actuelles qu'est la création d'un journal anarchiste en Europe.

Longue vie au « Droit à l'Aisance ».

LA NÉCESSITÉ

DE LA

RÉVOLUTION

Il y a des époques dans la vie de l'humanité, où la nécessité d'une secousse formidable, d'un cataclysme, qui vienne remuer la société jusque dans ses entrailles, s'impose sous tous les rapports à la fois. A ces époques, tout homme de cœur commence à se dire que les choses ne peuvent plus marcher ainsi; qu'il faut de grands événements qui viennent rompre brusquement le fil de l'histoire, jeter l'humanité hors de l'ornière où elle s'est embourbée et la lancer dans les voies nouvelles, vers l'inconnu, à la recherche de l'idéal. On sent la nécessité d'une révolution, immense, implacable, qui vienne, non seulement bouleverser le régime économique basé sur la froide exploitation, la spéculation et la fraude, non seulement renverser l'échelle politique basée sur la domination de quelques-uns par la ruse, l'intrigue et le mensonge, mais aussi remuer la société dans sa vie intellectuelle et morale, il

secouer la torpeur, refaire les mœurs, apporter au milieu des passions viles et mesquines du moment le souffle vivifiant des passions nobles, des grands élans, des généreux dévouements.

A ces époques, où la médiocrité orgueilleuse étouffe toute intelligence qui ne se prosterner pas devant les pontifes, où la moralité mesquine du juste-milieu fait la loi, et la bassesse règne victorieuse, — à ces époques la révolution devient un besoin; les hommes honnêtes de toutes les classes de la société appellent la tempête, pour qu'elle vienne brûler de son souffle enflammé la peste qui nous envahit, emporter la moisissure qui nous ronge, enlever dans sa marche furieuse tous ces décombres du passé qui nous surplombent, nous étouffent, nous privent d'air et de lumière, pour qu'elle donne enfin au monde entier un nouveau souffle de vie, de jeunesse, d'honnêteté.

Ce n'est plus seulement la question du pain qui se pose à ces époques; c'est une question de progrès contre l'immobilité, de développement humain contre l'abrutissement, de vie contre la stagnation fétide du marais.

L'histoire nous a conservé le souvenir d'une pareille époque, celle de la décadence de l'empire romain; l'humanité en traverse aujourd'hui une seconde.

Comme les Romains de la décadence, nous nous trouvons en face d'une transformation profonde qui s'opère dans les esprits et ne demande plus que des circonstances favorables pour se traduire dans les faits. Si la révolution s'impose dans le domaine économique, si elle devient une impérieuse nécessité dans le domaine politique, elle s'impose bien plus encore dans le domaine moral.

Sans liens moraux, sans certaines obligations, que chaque membre de la société se crée vis-à-vis des autres et qui bientôt passent chez lui à l'état d'habitudes, il n'est point de société possible. Aussi retrouvons-nous ces liens moraux, ces habitudes sociables, dans tous les groupes humains; nous les voyons très développés et rigoureusement mis en pratique chez les peuples primitifs, débris vivants de ce que l'humanité entière fut à ses débuts.

Mais l'inégalité des fortunes et des conditions, l'exploitation de l'homme par l'homme, la domination des masses par quelques-uns, sont venues miner et détruire dans le cours des âges ces produits précieux de la vie primitive des sociétés. La grande industrie basée sur l'exploitation, le commerce basé sur la fraude, la domination de ceux qui s'intitulent « Gouvernement », ne peuvent plus coexister avec ces principes de morale, basés sur la solidarité de tous, que nous rencontrons encore chez les tribus refoulées sur les confins du monde policé. Quelle solidarité peut-il exister en effet entre le capitaliste et le travailleur qu'il exploite? entre le chef d'armée et le soldat? le gouvernant et le gouverné?

Aussi voyons-nous qu'à la morale primitive, basée sur ce sentiment « d'identification de l'individu avec tous ses semblables », vient se substituer la morale hypocrite des religions; celles-ci cherchent, par des sophismes, à légitimer l'exploitation et la domination, et

elles se bornent seulement à blâmer les manifestations les plus brutales de l'une et de l'autre. Elles relèvent l'individu de ses obligations morales envers ses semblables et ne lui en imposent qu'envers un Être suprême, — une abstraction invisible, dont on peut conjurer le courroux et acheter la bienveillance, pourvu qu'on paie bien ses soi-disant serviteurs.

Mais les relations de plus en plus fréquentes qui s'établissent aujourd'hui entre les individus, les groupes, les nations, les continents, viennent imposer à l'humanité de nouvelles obligations morales. Et à mesure que les croyances religieuses s'en vont, l'homme s'aperçoit que, pour être heureux, il doit s'imposer des devoirs, non plus envers un être inconnu, mais envers tous ceux avec lesquels il entrera en relations. L'homme comprend de plus en plus que le bonheur de l'individu isolé n'est plus possible; qu'il ne peut être cherché que dans le bonheur de tous, — le bonheur de la race humaine. Aux principes négatifs de la morale religieuse: « Ne vole pas, ne tue pas, etc. » viennent se substituer les principes positifs, infiniment plus larges et grandissant chaque jour de la morale humaine. Aux défenses d'un Dieu, que l'on pouvait toujours violer quitte à l'apaiser plus tard par des offrandes, vient se substituer ce sentiment de solidarité avec chacun et avec tous, qui dit à l'homme: « Si tu veux être heureux, fais à chacun et à tous ce que tu voudrais que l'on te fit à toi-même. » Et cette simple affirmation, induction scientifique, qui n'a plus rien à voir avec les prescriptions religieuses, ouvre d'un seul coup tout un horizon immense de perfectibilité, d'amélioration de la race humaine.

La nécessité de refaire nos relations sur ce principe — si sublime et si simple — se fait sentir chaque jour de plus en plus. Mais rien ne peut se faire, rien ne se fera dans cette voie tant que l'exploitation et la domination, l'hypocrisie et le sophisme, resteront les bases de notre organisation sociale.

Mille exemples pourraient être cités à l'appui. Mais nous nous bornerons ici à un seul, — le plus terrible, — celui de nos enfants. Qu'en faisons-nous dans la société actuelle?

Le respect de l'enfance est une des meilleures qualités qui se soient développées dans l'humanité, à mesure qu'elle accomplissait sa marche pénible de l'état sauvage à son état actuel. Que de fois n'a-t-on pas vu, en effet, l'homme le plus dépravé désarmé par le sourire d'un enfant? — Eh bien, ce respect s'en va aujourd'hui et l'enfant devient chez nous une chair à machine, si ce n'est un jouet pour satisfaire les passions bestiales.

Nous avons vu récemment comment la bourgeoisie massacrait nos enfants en les faisant travailler de longues journées dans les usines. Là, on les tue au physique. Mais, c'est peu. Pourrie jusqu'à la moelle la société tue encore nos enfants au moral.

En réduisant l'enseignement à un apprentissage routinier qui ne donne aucune application aux jeunes et nobles passions et au besoin d'idéal quise révèle

lent à un certain âge chez la plupart de nos enfants, elle fait que toute nature tant soit peu indépendante, poétique ou fière, prend l'école en haine, se renferme en elle-même ou va trouver ailleurs une issue à ses passions. Les uns vont chercher dans le roman la poésie qui leur a manqué dans la vie; ils se bourrent de cette littérature immonde, fabriquée, par et pour la bourgeoisie, à deux ou quatre sous la ligne, — et ils finissent, comme le jeune Lemaitre, par ouvrir un jour le ventre et couper la gorge à un autre enfant, « afin de devenir assassins célèbres ». Les autres s'adonnent à des vices exécrables, et seuls, les enfants du juste-milieu, ceux qui n'ont ni passions, ni élans, ni sentiments d'indépendance, arrivent sans accidents « jusqu'au bout ». Ceux-là fourniront à la société son contingent de bons bourgeois à moralité mesquine, qui ne volent pas, il est vrai, les mouchoirs aux passants, mais qui volent « honnêtement » leurs clients; qui n'ont pas de passions, mais qui font en cachette leur visite à l'entremetteuse pour « se débarrasser de la graisse si monotone du pot-au-feu », qui croupiront dans leur marais, et qui crieront haro sur quiconque osera toucher à leur moisissure.

Voilà pour le garçon! Quant à la fille, la bourgeoisie la corrompt dès le bas âge. Lectures absurdes, poupées habillées comme des camélias, costumes et exemples édifiants de la mère, propos de boudoir, — rien ne manquera pour faire de l'enfant une femme qui se vendra au plus offrant. Et cet enfant sème déjà la gangrène autour d'elle: les enfants ouvriers ne regardent-ils pas avec envie cette fille bien parée, aux allures élégantes, courtisane à douze ans? Mais, si la mère est « vertueuse » — à la manière dont les bonnes bourgeoises le sont — ce sera encore pis! Si l'enfant est intelligente et passionnée, elle appréciera bientôt à sa juste valeur cette morale à double face, qui consiste à dire: « Aime ton prochain, mais pille-le quand tu peux! Sois vertueuse, mais jusqu'à un certain point, etc. » — et étouffant dans cette atmosphère de moralité à la Tartufe, ne trouvant dans la vie rien de beau, de sublime, d'entraînant, qui respire la vraie passion, elle se jettera tête baissée dans les bras du premier venu, — pourvu qu'il satisfasse ses appétits de luxe.

Examinez ces faits, méditez-en les causes et dites si nous n'avons pas raison d'affirmer qu'il faut une révolution terrible pour enlever enfin la saleté de nos sociétés, jusque dans leurs racines, car, tant que les causes de la gangrène resteront, rien ne sera guéri.

Tant que nous aurons une caste d'oisifs, entretenue par notre travail, sous prétexte qu'ils sont nécessaires pour nous diriger, — ces oisifs seront toujours un foyer pestilencieux pour la moralité publique. L'homme oisif et abruti, qui toute sa vie est en quête de nouveaux plaisirs, celui chez lequel tout sentiment de solidarité avec les autres hommes est tué par les principes mêmes de son existence, et chez lequel les sentiments du plus vil égoïsme sont nourris par la pratique même de sa vie, — cet homme-là penchera toujours vers la

sensualité la plus grossière : il avilira tout ce qui l'entoure. Avec son sac d'écus et ses instincts de brute, il prostituera femme et enfant ; il prostituera l'art, le théâtre, la presse, — il l'a déjà fait à présent, — il vendra son pays, il en vendra les défenseurs et, trop lâche pour massacrer lui-même, il fera massacrer l'élite de sa patrie, le jour où il aura peur de perdre son sac d'écus, l'unique source de ses jouissances.

Cela est inévitable et les écrits des moralistes n'y changeront rien. La peste est dans nos foyers, il faut en détruire la cause, et dussions-nous procéder par le feu et le fer, nous n'avons pas à hésiter. Il y va du salut de l'humanité.

Pierre KROPOTKINE.

(Paroles d'un révolté).

RÉUNIONS ET CONVOCATIONS

Société cosmopolite de résistance et placement des OUVRIERS BOULANGERS, rue Cuyo 1327. — A l'occasion du 7^e anniversaire de sa fondation cette Société invite tous les ouvriers boulangers à la réunion qui aura lieu dimanche 5 août, à midi, dans le salon de la société «Colonia», rue Parana 555 où il sera traité de l'organisation des travailleurs en sociétés comme moyen de résistance contre l'exploitation patronale.

Les communications ouvrières doivent nous parvenir, pour être insérées, le jeudi à midi, au plus tard.

Les camarades qui auraient des remises de fonds à faire pour la compagne Pallas, peuvent envoyer à l'adresse suivante :

M^{lle} Angela VALLÉS (viuda Pallas), calle de Rosal, n^o 13. — Barcelonne (Espagne).

Richesse et Misère

II

LA PROPRIÉTÉ URBAINE

(Suite.—4).

En Autriche-Hongrie on se trouve en présence de la même situation : la haute juiverie viennoise possède à elle seule, en actions de mines et de chemins de fer, en fonds d'Etat, en biens immobiliers de toute sorte, une part considérable de la fortune du pays.

Et partout en Europe c'est la même chose : dans tous les pays la propriété urbaine, l'industrie et le commerce se trouvent concentrés dans un petit nombre de mains et, chose triste à dire, le mouvement de concentration se précipite de plus en plus. Nous le voyons bien en France où nos mines, nos chemins de fer, nos grands établissements de fabrication, nos plus importantes maisons de commerce appartiennent

maintenant à quelques gros actionnaires. Car personne n'oserait nous parler, au point de vue industriel et commercial, de la petite propriété et de sa prédominance ; cette propriété n'existe pour ainsi dire plus et, chaque jour, les petits patrons, les petits boutiquiers, sont ruinés par les grands établissements et rejetés dans le salariat où ils vont grossir la foule des misérables. C'est le même phénomène qui a lieu dans la libre Amérique où la grande propriété capitaliste est encore plus importante que la grande propriété terrienne, où l'on voit des Mackay, des Jay Gould et des Vanderbilt amasser des fortunes qui atteignent ou dépassent 1 milliard de francs.

III

LA SITUATION DES PAYSANS

Le régime social qui prévaut actuellement paraît encore plus monstrueux lorsque après avoir examiné la situation des classes dirigeantes, on étudie celle des travailleurs des villes et des campagnes. Commençons par les ouvriers agricoles.

Au point de vue de l'utilité immédiate, la classe rurale est la classe par excellence, puisque c'est elle qui nous donne le pain. S'il était prouvé que l'inégalité sociale fût absolument fatale, c'est en faveur des cultivateurs que la société aurait le devoir de l'établir ; le simple bon sens dit en effet que ceux qui sont en communion directe avec la nature, et qui entretiennent la vie par leur labeur incessant, constituent une classe bienfaisante ; tout ce qui existe ici-bas c'est à eux que nous le devons. Que faisons-nous, pour reconnaître les bienfaits dont ils nous comblent ? Ces travailleurs, sans lesquels tout s'arrêterait instantanément dans notre société bourgeoise, possèdent-ils seulement leur part de bonheur ? Il y a des gens qui le croient et, à toutes les époques, il s'est trouvé des poètes bucoliques pour chanter, comme Virgile, la félicité sans bornes « des trop fortunés laboureurs ». Etant donné l'organisation antique, il est douteux que cette félicité ait pu jamais exister ; en tout cas, ce n'est pas dans notre société de propriétaires qu'il faut chercher cet âge d'or. La condition des paysans est, en effet, misérable et, lorsqu'on a vécu au milieu d'eux, on ne peut qu'éprouver un sentiment de commisération profonde pour ces millions de condamnés aux travaux forcés de la terre. La vie des paysans est toute autre qu'on se la figure. Nous nous représentons volontiers la classe rurale comme formée de paysans-proprétaires cultivant leurs propres terres et vivant de récoltes acquises au prix d'un travail modéré. Or, nous l'avons vu, cela est contraire à la réalité ; la petite propriété est un fait exceptionnel dans le monde et, presque partout, les paysans travaillent non pour leur propre compte mais au profit de gros propriétaires qui les exploitent à qui mieux mieux. Les habitants de la campagne sont, en grande majorité, des salariés, on pourrait même dire des esclaves, car la liberté théorique dont ils peuvent jouir est tellement limitée en pratique par le régime social dans lequel ils vivent, que leur sort ne vaut guère mieux que celui

des anciens serfs. Levés le matin à la première heure, il faut qu'ils aillent, été comme hiver, par la chaleur, par la pluie ou par la neige, peiner tout le jour sur les champs d'autrui. Quand la nuit arrive, ils rentrent dans leurs tanières et se jettent sur la paille de leurs grabats, mais c'est à peine s'ils peuvent goûter un repos de quelques heures et, à l'aube, les membres encore roidis du travail de la veille, ils sont obligés d'aller reprendre leur chaîne de labeur. Et c'est toujours ainsi pendant des années et des années jusqu'à ce que la mort vienne les rendre à cette terre sur laquelle ils ont souffert si longtemps.

Cette situation des paysans est générale en Europe, mais elle a pris dans certains pays, dans certaines régions agricoles, un caractère plus particulièrement horrible qui révolte l'homme le moins généreux.

Dans la Grande-Bretagne, ce pays des immenses fortunes, il y a des cultivateurs qui vivent dans des demeures aussi primitives que celles des sauvages et qui souffrent cruellement de la faim : tels sont en particulier les habitants des îles de la Haute-Ecosse. Voici comment Elisée Reclus, dans le tome IV de sa «Nouvelle Géographie Universelle», décrit la condition des paysans de cette région :

(A suivre).

SOUSCRIPTION PERMANENTE

POUR LA PROPAGANDE

X., 1—A. M., 0.50—E. G., 0.50—R. de Paris, 0.50—J. M., 0.50—Deux amis du carnotage, 1.60—R. T., 0.50—Case-mer, 2—E. Laricot, 0.50—Un dégoûté du baigne, 0.50—Un Lebel contre les bourgeois, 0.50—Un exploité, 0.50—P. Gabriel, 0.50—Un expatrié, 0.50—C. V., 0.50—L., 1.—Total : \$ 11.60.

A ce jour : 507.72 \$.

BIBLIOTHÈQUE DE «LA LIBERTÉ»

MICHEL BAKOUNINE :	
Dieu et l'Etat.....	0.60
PIERRE KROPOTKINE :	
La Loi et l'Autorité.....	0.10
Le Salariat.....	0.10
L'Anarchie dans l'Evolution Socialiste.....	0.10
ELISÉE RECLUS :	
Les Produits de l'Industrie.....	0.10

Années 90-91, 91-92, 92-93 de la «Révolte», relié.—Prix : 5 \$ chaque. Supplément littéraire, complet, deux volumes cartonnés.—Prix : 6 \$ chaque.

Faire directement les demandes par la poste : Casilla del correo 759.

LA LIBERTÉ

se trouve en vente aux kiosques des places Victoria, Monserrat, Libertad, Laval, Viamonte, Constitucion et Once de Setiembre.

Le demander également aux crieurs.